

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 23 (2016)
Heft: 2: Transnationale Feminismen = Féminismes transnationaux

Artikel: L'écoféminisme, transnational? : Multiethnicités, influences et enjeux
Autor: Lauwers, Margot
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-650824>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'écoféminisme, transnational?

Multiethnicités, influences et enjeux

Margot Lauwers

Apparu durant les années 1960–1970, l'écoféminisme se veut être autant une critique environnementale du féminisme qu'une critique féministe de l'environnementalisme. Œuvrant pour le changement social, il vise à démanteler l'androcentrisme et l'anthropocentrisme des civilisations occidentales, en s'appuyant sur la corrélation entre sexisme et dégradation environnementale. De fait, les théories écoféministes remettent en question les structures dichotomiques qui sous-tendent la conception occidentale du monde, telles que les dualismes entre nature et culture, raison et émotion ou encore être humain et animal. A partir de la déconstruction de ces dichotomies, l'écoféminisme tente de proposer de nouvelles conceptions qui reconnaissent et soutiennent la diversité biologique et culturelle. Les trajectoires des personnes qui ont développé la pensée écoféministe, ainsi que les théories écoféministes elles-mêmes, sont variées; il n'existe pour l'heure pas *un* écoféminisme unique normatif ou orthodoxe, mais la mouvance est considérée – à juste titre – comme étant plurielle¹ et est appelée à le rester. En ceci l'écoféminisme semble différer de certaines autres formes de féminismes: il a pu se détacher avec succès du reproche d'ethnocentricité dont on l'a accusé et semble avoir produit une théorie transnationale depuis ses débuts. Le présent article se veut être une contribution quant à l'aspect théorique de l'écoféminisme. Il portera ainsi plus précisément sur l'*intellectual history* de ce mouvement. De ce fait, nous nous intéressons à une analyse du discours écoféministe plutôt qu'à une véritable analyse de l'histoire de l'écoféminisme. Nous verrons que la mouvance écoféministe a connu dès ses débuts une influence multiethnique, influence qui est venue enrichir sa pratique activiste et théorique tout en élargissant ses enjeux. A cette fin, nous nous proposons de revenir brièvement sur les débuts de la mouvance afin de faire apparaître les différentes influences internationales qui l'ont aidée à voir le jour. Nous nous intéresserons également aux accusations essentialistes qui ont pesé sur la mouvance en démontrant que celles-ci proviennent d'une incompréhension du caractère transnational de l'écoféminisme. Enfin, nous aborderons les enjeux principaux qui découlent du caractère transnational du mouvement contemporain.

Le terme «écoféminisme» a été utilisé pour la première fois par la Française Françoise d'Eaubonne dans son essai de 1974, *Le féminisme ou la mort*.² Elle y expose les raisons pour lesquelles le féminisme et l'environnementalisme devraient être un combat commun. Cependant, si d'Eaubonne est généralement reconnue comme étant à l'origine du terme et de certains fondements de la mouvance, il serait erroné de lui attribuer la naissance de l'écoféminisme en tant que mouvement activiste, créatif et politique. En effet, à partir du début des années 1960, les idées écoféministes ont commencé à apparaître un peu partout sur la planète. Nous pensons ici notamment au célèbre ouvrage *Silent Spring* de Rachel Carson, au *Green Belt Movement* orchestré par Wangari Maathai au Kenya ou encore à la sociologue australienne Ariel Salleh qui fut parmi les premières à s'intéresser à l'écoféminisme en tant que catégorie d'analyse sociale et sociologique.³

Des influences transnationales dès ses débuts

Publié en 1962, *Silent Spring* (Printemps silencieux) raconte l'histoire d'un village comme on en trouve un grand nombre dans le Midwest étasunien qui doit faire face à une crise écologique sans précédent due à l'utilisation non réglementée de pesticides. Ce livre provoqua des changements concrets dans la société contemporaine de son époque mais aussi dans la nôtre. Le roman, de par son écriture simple et le fait que l'action se déroule dans un village américain typique – bien que fictif –, fut un best-seller aux Etats-Unis et toucha un public de lecteurs provenant de toutes classes sociales, confessions et appartenances ethniques. Ceux-ci exigèrent que la lumière soit faite sur le sujet de la contamination par des pesticides et la réglementation de l'usage de ces derniers qui concernait directement leur santé et la santé de la nature dont beaucoup tiraient leur subsistance. Comme le rappelle la biographe de Carson, Linda Lear, le succès du livre et l'indignation du public face à son contenu furent tels que le gouvernement Kennedy n'eut d'autre choix que de réagir, l'année même, en ordonnant une enquête auprès du «Science Advisory Committee» (PSAC) qui révéla l'exactitude des données mises au jour par Carson dans un rapport publié en mai 1963.⁴ Le mouvement populaire d'inquiétude environnementale, et la prise de conscience qui s'ensuivit, eu pour résultat la première édition du *Earth Day*, toujours célébré à ce jour. Dans la décennie qui succéda à la publication, le gouvernement Nixon instaura l'Agence de Protection Environnementale en promulguant le *National Environmental Policy Act*, une première mondiale. Conséquence directe du roman et de l'enquête qui résulta de sa publication, la production nationale américaine de DDT (Dichlorodiphényltrichloroéthane) fut interdite en 1972. En somme, le

livre fut non seulement à l'origine de la prise de conscience écologique populaire américaine mais aussi du mouvement environnementaliste.⁵

Ce livre a été cité, utilisé, analysé et mis en avant comme un des instigateurs de la mouvance elle-même.⁶ Deux réactions très différentes se sont produites à sa parution. D'une part, le livre est rapidement devenu un best-seller auprès du public via le bouche-à-oreille. *Silent Spring* fit prendre conscience à ses lecteurs que l'utilisation non réglementée de pesticides pouvait avoir des répercussions fortes sur leur quotidien, leur santé et leur environnement. D'autre part, les industriels adoptèrent une position qui permit la mise au jour d'une certaine misogynie de rigueur dans les milieux industriels et scientifiques. Le président John F. Kennedy ayant ordonné une investigation autour de la validité des propos du livre et celle-ci ayant été admise, il ne restait aux détracteurs de Carson que l'angle d'attaque sexiste. D'après ces derniers, Carson ne pouvait en aucun cas savoir de quoi elle parlait puisqu'elle était une femme. En outre, elle n'avait aucune raison de s'inquiéter des générations futures, car elle «était vieille fille».⁷

Ces critiques *ad hominem* vinrent alimenter la prise de conscience concernant le besoin des mouvements environnementaux, féministes et écoféministes qui se faisait déjà sentir dans l'Amérique du Nord des années 1970.⁸ Dans la décennie suivante, l'exigence d'un combat conjoint entre féminisme et environnementalisme se voit renforcée par certains événements. Au Kenya, en 1977, Wangari Maathai fonda le *Green Belt Movement* dont l'action consiste à permettre aux femmes de replanter des arbres dans des zones déboisées afin d'influer positivement sur leur dépendance environnementale.⁹ Ce mouvement eut une incidence non négligeable sur la pensée écoféministe en général, notamment sur des écrivaines hors des Etats-Unis, telles que la sociologue allemande Maria Mies ou l'auteure activiste indienne Vandana Shiva. En août 1979 eut lieu la plus grande catastrophe nucléaire que les Etats-Unis aient connue jusqu'alors, l'accident de Three Mile Island en Pennsylvanie. L'opinion publique américaine fut fortement choquée et ce furent en grande majorité les femmes qui réagirent en exigeant une plus grande sécurité sanitaire pour leurs enfants. De même, en 1981, au Royaume-Uni, la base de la Royal Air Force de Greenham Common fut assiégée par un *sit-in* de femmes, appelant à la fin des actions militaires.¹⁰ Ces événements, dispersés à travers la planète, provoquèrent des réactions similaires, notamment des prises de position et un engagement de la part des femmes qui virent dans le combat écologique pacifiste des analogies avec le combat pour l'égalité des sexes. L'idée selon laquelle le manque d'équité dont les femmes semblaient souffrir quel que soit le pays (étant donné que le modèle patriarcal constituait la forme de société dominante) était lié au manque de considération envers le monde naturel se renforça et vint unir ces actions au-delà des aires géographiques qui les séparaient pour devenir un phénomène transnational.

Parallèlement, une anthologie d'un genre novateur fut publiée aux Etats-Unis en 1983, *Reclaim the Earth*, éditée par les critiques et militantes Léonie Caldecott et Stephanie Leland. Au-delà de l'interdisciplinarité et de la grande diversité de sujets abordés, ce qui apparaît est le caractère véritablement transnational de la mouvance écoféministe: «Le volume édité par Caldecott et Leland a permis de colmater la brèche entre théorie et activisme, en présentant des poésies aussi bien que des articles universitaires, en donnant la parole à des féministes d'horizons très divers telles que Wangari Maathai (Kenya) à propos du *Green Belt Movement*, Rosalie Bertell (Canada) sur les liens entre nucléaire et santé, Wilmette Brown (Grande-Bretagne/Etats-Unis) concernant l'écologie noire des cités, Marta Zabaleta (Argentine) à propos des Mères de la *Plaza de Mayo*, le collectif Manushi (Inde) sur les infanticides féminins, et Anita Anand (Inde) concernant le mouvement *Chipko Andolan*.»¹¹

Ainsi regroupés au sein d'une même anthologie, ces travaux permettent de comprendre que l'écoféminisme est une mouvance pacifiste qui est apparue au même moment à différents endroits du globe, offrant un espace idéologique de partage transnational. Cet espace de partage sera renforcé par deux contributions dont l'éloignement géographique tend à mettre l'accent, là aussi, sur le caractère transnational des idées écoféministes. La première est «Deeper than Deep Ecology: the Eco-Feminist Connection», écrite par l'Australienne Ariel Salleh en 1984. Elle y dresse les esquisses des ouvertures qu'une approche combinée de l'environnementalisme et du féminisme pourrait apporter à l'écologie dans son ensemble, en expliquant que celle-ci permettrait d'atteindre une éthique plus juste à l'égard de tous les êtres vivants.¹² En 1986, en Allemagne, Maria Mies publia *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*.¹³ Elle y élargit les théories qu'elle avait mises au point six ans plus tôt, dans un article publié à New Delhi. Celui-ci dénonçait la difficulté que rencontraient les femmes indiennes pour combattre l'esprit patriarcal extrêmement actif dans le pays.¹⁴

Ces articles, représentatifs de l'éparpillement géographique des idées écoféministes, ouvrirent la voie à d'autres publications: l'article synthétique «Ecofeminism: an overview and discussion of positions and arguments» de Val Plumwood,¹⁵ publié en Australie en 1986, et, un an plus tard, «Feminism and Ecology: Making Connections» de Karen Warren, publié aux Etats-Unis.¹⁶ C'est ainsi que les liens conceptuels existants entre dégradation environnementale et oppression liée au genre, à l'appartenance ethnique, à la classe sociale et à l'orientation sexuelle, furent rendus visibles au moyen d'une analyse environnementalo-féministe s'exprimant dans plusieurs nations au même moment.

Attaques essentialistes et incompréhension des enjeux transnationaux

L'écoféminisme a dû – et doit encore – faire face à une grande hostilité, provenant principalement d'incompréhensions ou de résistances liées à un amalgame entre déterminisme biologique et genre. Présentes dès les années 1980 dans les cercles anglophones (Grande-Bretagne, Inde, Australie, Etats-Unis) de la mouvance, les accusations essentialistes paralysèrent les débats idéologiques au sein de la mouvance pendant une décennie, poussant même certains penseurs à parler de la «fin de l'écoféminisme». En France, pays de naissance de l'appellation, l'écoféminisme n'intéressa que peu jusqu'à la moitié de la décennie 2000, mais cela n'empêcha pas le débat sur l'essentialisme de s'installer aussitôt. Ainsi, dans une succession de trois articles publiés sur Internet à la fin de septembre 2009, le critique français Pierre-Emmanuel Brugeron attaque le côté essentialiste souvent attribué à la mouvance écoféministe, prétendant que des auteures telles que Starhawk (activiste écologique américaine d'origine amérindienne), Vandana Shiva (activiste féministe en Inde) ou Maria Mies (sociologue en Allemagne) construisent leurs écrits en les fondant sur un «lien présupposé» entre les femmes et la nature. Selon lui, l'association entre les femmes et la nature évoque de fait une idéologie essentialiste, car cette association ne peut être que basée sur la célébration d'un lien biologique essentiel, ce qui desservirait la perception des femmes et de la nature dans la culture contemporaine.¹⁷ Seulement, au-delà du fait que ces arguments semblent vouloir nier tout lien entre la condition psycho-physiologique des êtres humains et leur environnement physique, ils font également abstraction du caractère transnational du mouvement écoféministe. Certes, celui-ci démontre que des analyses idéologiques similaires ont vu le jour au même moment à des endroits différents de la planète. Cependant, cette transnationalité ne signifie pas que les outils d'analyse soient les mêmes à des endroits géographiques distincts. Une analyse indienne pourra ainsi paraître de nature légèrement essentialiste pour une personne éduquée en Occident, car les conceptions genrées ne sont pas les mêmes.

Toutefois, une fois admises la diversité de points de vue culturels et la possible ethnocentricité, l'accusation d'essentialisme peut se transformer en une acceptation de différences multi-ethniques. C'est afin d'œuvrer pour une plus grande reconnaissance de l'aveuglement qui est produit par ce qu'elle qualifie de privilège impérialiste de la recherche occidentale que Chandra Mohanty publia «Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourse» en 1986.¹⁸ Son article replace les travaux de chercheuses telles que Mies dans un contexte transnational en pointant du doigt le «totalitarisme» avec lequel maintes intellectuelles de descendance et de provenance euro-américaines tentaient d'imposer leur vision

du féminisme.¹⁹ Sous la plume de Mohanty, le travail de Mies n'apparaît plus comme essentialiste, mais se voit plutôt doté d'une grande sensibilité à l'égard d'une culture différente de la sienne (Mies étant une sociologue allemande qui étudie un groupe de femmes indiennes). Ainsi, ce qui paraît essentialiste d'un point de vue euro-américain ne l'est en réalité que si on regarde les faits d'un point de vue exclusivement euro-américain sans prendre conscience du caractère biaisé de ce point de vue.

Dans un esprit similaire, un article de 1992 de l'Américaine Greta Gaard, «Misunderstanding Ecofeminism», explique pourquoi les attaques répétées dont souffre l'écoféminisme ne peuvent provenir que d'une incompréhension profonde: «Le refus de certains cercles de discours féministes standardisés de prendre l'écoféminisme au sérieux a pris deux formes différentes: la première, l'écoféminisme a tort; la deuxième, l'écoféminisme n'est pas pris au sérieux car pour pouvoir le faire il faudrait repenser la structure même du féminisme. [...] On part du principe que l'écoféminisme a <tort> car les critiques l'ont décrit de façon erronée comme se basant sur une connexion entre la femme et la nature [...]. Mais cette accusation ne peut provenir que d'une incompréhension, d'ignorance pure et simple ou d'une présentation tendancieuse obstinée [...]»²⁰

En replaçant les accusations d'essentialisme faites à la mouvance écoféministe dans le contexte historique des féminismes de ces 50 dernières années, il est important de rappeler que ce débat ne lui a pas été propre, mais est également présent au sein des courants de pensée féministes dont l'écoféminisme est notamment issu. En effet, parmi les nombreuses branches des féminismes – marxistes, libéraux, libéraux égalitaires, post-structuralistes, postmodernes, radicaux, matérialistes, radicaux matérialistes, les mouvements néo-féministes, les féminismes noirs et lesbiens, pour n'en citer que quelques-uns – existent également des courants dits différentialistes ou culturels. Ceux-ci se fondent sur un déterminisme biologique (par opposition au socioconstructivisme mis en avant par d'autres féminismes), prônant la nécessaire reconnaissance d'une «expérience [purement] féminine» de la vie.²¹ Gardons à l'esprit qu'il en est de même pour le courant de pensée soutenu par les écoféministes culturels, qui, comme le rappelle Greta Gaard dans son article de 1992, ne forment en réalité qu'une minorité face à l'ensemble de la mouvance.

Se servir de certaines caractéristiques d'une branche distinctement culturelle ou spirituelle d'une mouvance pour les transformer en qualités inhérentes à l'ensemble de ladite mouvance constitue un procédé qui équivaut, pour reprendre les paroles de Greta Gaard, à «misrepresenting the part for the whole».²² L'histoire nous montre ainsi que la plupart des courants féministes ayant rejeté en bloc l'écoféminisme à cause d'un amalgame entre la partie et

son tout ont, en fait, appliqué à l'écoféminisme exactement ce qu'ils tentaient de combattre au sein des systèmes patriarcaux depuis ses débuts, tout en niant l'ethnocentrisme inhérent à une recherche conceptuellement ancrée dans son contexte spatio-temporel.

En outre, ne pas faire référence ou ne pas prendre en compte les croyances ethniques des auteur(e)s ainsi incriminé(e)s peut révéler un ethnocentrisme qu'il est important de reconnaître comme tel, comme le rappelle Chandra Mohanty dans *Under Western Eyes*.²³ Dans ce dernier article, Mohanty, diplômée des Universités de Delhi et de l'Illinois, actuelle professeure d'études genre et d'histoire des femmes à Syracuse (Etats-Unis), formule une analyse qui s'est avérée déterminante pour les théories écoféministes. Elle émet une critique contre les théories écoféministes occidentales qui s'approprient, selon elle, l'activisme environnemental des femmes des pays en voie de développement et des tribus amérindiennes, en les présentant simplement comme étant «écoféministes». D'après Mohanty, ce raccourci intellectuel offrirait une conception essentialiste de ces femmes en les représentant comme étant plus proches de la nature. L'analyse de Mohanty a mis au jour l'ethnocentricité qui constituait certaines analyses écoféministes. De surcroît, son article a permis que le caractère transnational de la mouvance écoféministe soit compris comme représentant une caractéristique réelle et durable du mouvement en évitant qu'il ne soit vu comme une coïncidence.

Ces faits illustrent l'enjeu principal du caractère transnational de la mouvance écoféministe: la difficulté de produire une analyse consciente de ses propres ancrages socioculturels, pour ne pas imposer à tort une vision hégémonique à l'objet de son étude.

Passer outre l'ethnocentrisme

Deux enjeux majeurs s'offrent donc à l'écoféminisme contemporain: le premier concerne le dualisme essentialiste/constructiviste et le second a trait au fait d'éviter de succomber à un ethnocentrisme trop facilement présent – et souvent de manière inconsciente – dans les différentes conceptions du monde. Ainsi, de la même façon que l'on peut considérer des analyses uniquement socialistes, féministes ou euro-américaines comme étant réductrices (car elles n'aborderont qu'une facette du problème qui en compte plusieurs), nous sommes en droit de nous demander, en nous appuyant sur la nécessaire corrélation de la crise sociétale (environnementale et sociale) globale, si la dichotomie essentialiste/constructiviste est légitime comme approche générale de la mouvance écoféministe. Cette question a été posée dès 1989 par Diana Fuss dans son livre *Essentially Speaking*.

Feminism, Nature & Difference, mais l'importance de ses idées a été effacée par le tourbillon de peur provoqué par le mot «essentialiste». Elle préconise de se détacher de l'opposition entre essentialisme et constructivisme, car celle-ci serait en grande partie à l'origine des réactions négatives opposées aux féminismes et aux écoféminismes ces dernières décennies: «[...] nous pensons pouvoir soutenir l'idée que cette querelle est à l'origine de l'impasse actuelle dans laquelle se trouve le féminisme, une impasse basée sur la difficulté d'élaborer des théories du social en rapport avec le naturel.»²⁴

Le second enjeu d'importance auquel l'écoféminisme contemporain est confronté est celui d'éviter de succomber à un ethnocentrisme euro-occidental. En effet, l'écoféminisme aurait été qualifié de «troisième vague» du féminisme. Or, ce procédé a été critiqué par un grand nombre de féministes et d'écoféministes, notamment par Greta Gaard dans «New Directions for Ecofeminism» (2011). D'après cette dernière, l'utilisation de la métaphore de la vague serait contre-productive, car elle élimine la spécificité transnationale des féminismes de la façon suivante: «Par mégarde, la métaphore de la vague [...] s'approprie en même temps qu'elle efface les récits féministes des développements théoriques et historiques féministes. [...] Les féministes ont mis au point deux critiques importantes de ce récit en «vague»: tout d'abord, cela définit l'histoire féministe exclusivement en termes d'activités et de philosophies euro-centrées, effaçant les histoires des femmes indigènes, des femmes afro-américaines, des Hispano-Américaines, des femmes sino-américaines et d'autres féministes qui ne font plus qu'apparaître sporadiquement afin de «rectifier», à la suite des féministes euro-américaines qui ont jeté les bases des deux premières vagues du féminisme. [...] En résumé, les féministes [...] qui utilisent la métaphore de la vague vont, par inadvertance, effacer l'histoire du féminisme écologique et des féminismes de couleur aussi bien de l'histoire féministe que de l'histoire environnementale.»²⁵

En conclusion, bien que l'écoféminisme ait toujours été une pratique transnationale aussi bien que transversale, il est important de revenir sur cette caractéristique afin de la faire apparaître comme telle – et ce afin d'éviter que la mouvance écoféministe ne se perde dans le grand nombre de branches féministes et environnementales contemporaines, au risque de voir disparaître une de ses principales spécificités et richesses: son caractère transnational. De surcroît, pour que nos analyses continuent à gagner en pertinence et en justesse, il est important d'être conscient(e) de la façon dont écrire depuis un point de vue eurocentré peut affecter les recherches.

Notes

- 1 Greta Gaard, Simon Estok, Serpil Oppermann (éd.), *International Perspectives in Feminist Ecocriticism*, New York 2014, 1–19. L'introduction de cet ouvrage revient en détails sur la pluralité de la mouvance, notamment sur l'éparpillement sous différentes dénominations des chercheurs et des chercheuses, ces dernières années.
- 2 Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, Paris 1974.
- 3 Ariel Salleh, «Deeper than Deep Ecology: The Eco-Feminist Connection», *Environmental Ethics* 6 (1984), 339–345.
- 4 Un exposition virtuelle consacrée à l'impact du livre et aux différentes réactions qu'il a suscitées est disponible depuis 2012: Mark Stoll, «Rachel Carson's *Silent Spring*, a book that changed the world», *Environment and Society. Virtual Exhibition* 1 (2012), <http://www.environmentandsociety.org/exhibitions/silent-spring/overview>
- 5 Linda Lear, *Silent Spring*, New York 2002, foreword. Dans cette édition, la biographe de Carson revient en détails sur les remous occasionnés par le livre à sa publication ainsi que sur les critiques sexistes qu'il reçut et leurs conséquences.
- 6 Barbara Bennett, *Scheherazade's Daughters. The Power of Storytelling in Ecofeminist Change*, New York 2012, 3–5.
- 7 Lear (voir note 5), xii.
- 8 Bennett (voir note 6), 3–5; Gaard/Estok/Oppermann (voir note 1), 2–7; Lear (voir note 5), xii.
- 9 Marc Michaelson, «Wangari Maathai and Kenya's Green Belt Movement: Exploring the Evolution and the Potentialities of Consensus Movement Mobilization», *Social Problems* 4 (1994), 540–561.
- 10 Gaard/Estok/Oppermann (voir note 1), 2–4.
- 11 Greta Gaard, «Ecofeminism Revisited: Rejecting Essentialism and Re-Placing Species in a Material Feminist Environmentalism», *Feminist Formations* 23 (2011), 26–53, ici 29.
- 12 Ariel Salleh, «Deeper than Deep Ecology: The Eco-Feminist Connection», *Environmental Ethics* 6 (1984), 339–345.
- 13 Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on A World Scale. Women in the International Division of Labour*, Londres 1999.
- 14 Maria Mies, *Indian Women and Patriarchy. Conflicts and Dilemmas for Student and Working Women*, New Delhi 1980.
- 15 Val Plumwood, «Ecofeminism: An Overview and Discussion of Positions and Arguments», *Australasian Journal of Philosophy* 64 (1986), 120–138.
- 16 Karen Warren, «Feminism and Ecology: Making Connections», *Environmental Ethics* 9 (1987), 3–20; Karen Warren, «The Power and Promise of Ecological Feminism», *Environmental Ethics* 12 (1990), 125–146.
- 17 Pierre-Emmanuel Brugeron, «Eco-féminisme: la nature du lien», «Eco-féminisme: le lien négatif» et «Eco-féminisme: le lien positif», *Implications Philosophiques* (2009), <http://www.implications-philosophiques.org/category/ethique-et-politique/eco-feminisme/> (14. 4. 2014).
- 18 Chandra Talpade Mohanty, «Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourse», *Boundary* 2 (1986), 333–358.
- 19 Mohanty (voir note 18).
- 20 Greta Gaard, «Misunderstanding Ecofeminism», *Z Papers* 3 (1992), 20–24, ici 21.
- 21 Francine Descarries-Belanger, Shirley Roy, «Le mouvement des femmes et ses courants de pensée», *Les Documents de l'ICREF* 19 (1988), 16 s.
- 22 Gaard (voir note 20), 20.
- 23 Mohanty (voir note 18), 333–358.
- 24 Diana Fuss, *Essentially Speaking. Feminism, Nature & Difference*, Londres 1990, 1.
- 25 Gaard (voir note 11), 50.

Zusammenfassung

Ökofeminismus, transnational? Multiethnizität, Einflüsse und Streitgegenstände

Wie viele Strömungen der Frauenbewegung sah sich der Ökofeminismus mit dem Vorwurf konfrontiert, sich als westliches «Exportprodukt» hauptsächlich an Frauen der weissen Mittelschicht zu richten. Diese Kritik ist aber zu relativieren. Denn der Blick in die Geschichte zeigt, dass aussereuropäische Aktivistinnen den Ökofeminismus massgeblich beeinflussten, beispielsweise die kenianische *Green Belt*-Bewegung oder die Autorinnen Vandana Shiva und Starhawk, die als Anhängerinnen nichtwestlicher Lehren gelten. Wenn auch kontrovers in ihren Positionen, ist die Bedeutung dieser Akteurinnen doch unbestritten. Indem die Aktivistinnen zur Überwindung von Verständigungsproblemen beitrugen, halfen sie mit, den Ökofeminismus in eine multiethnische und multikulturelle Bewegung umzuwandeln. Und obwohl die ökofeministische Bewegung nach wie vor im Verdacht des Essenzialismus steht, ist es ihr doch seit den 1980er-Jahren gelungen, dem Vorwurf der ethnischen und kulturellen Befangenheit durch die Akzeptanz von Diversität, wie sie sich notwendigerweise aus den kulturellen und ethnischen Unterschieden ergibt, zu begegnen. Der Beitrag thematisiert, wie der ökofeministische Diskurs die Kritik an der ethnischen Voreingenommenheit durch eine umfassende Analyse der Zusammenhänge von Rassismus, Sexismus und Speziesismus aufgenommen und zu einem seiner wichtigsten Streitpunkte erhoben hat, mit dem Ziel, eine multikulturelle, transnationale Praxis zu begründen, die repräsentativ für die Multikulturalität der Personenkreise ist, für welche sich die Bewegung einsetzt.

(Übersetzung: Regula Ludi)